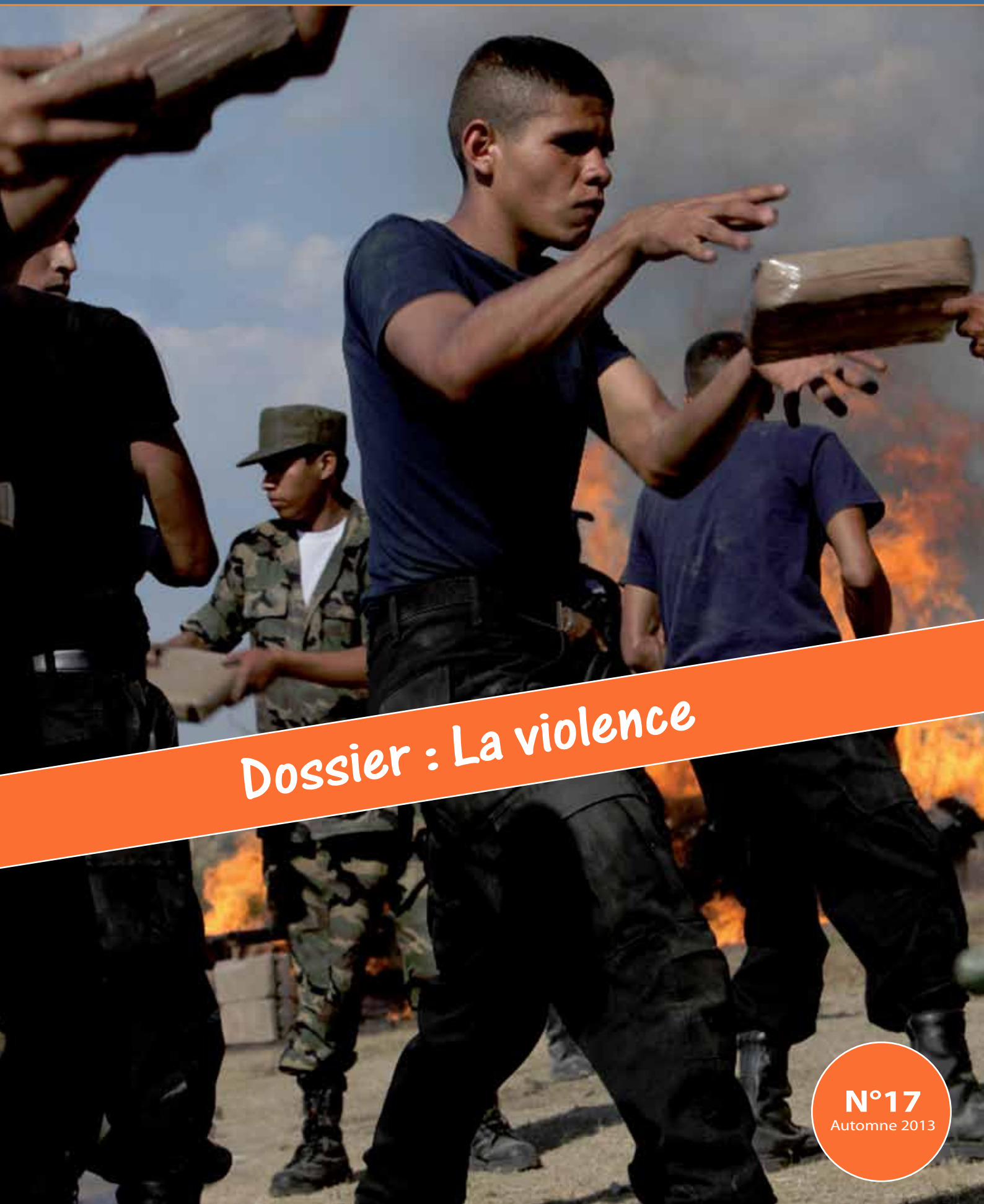
Vu de Pro-Fil



Dossier : La violence

N°17
Automne 2013

Vu de Pro-Fil

N° 17 / Automne 2013

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Alain Le Goanvic
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet
Réalisation : Crea.lia

COMITE DE REDACTION :
Jacques Agulhon, Maguy Chailley, Arielle Domon, Alain Le Goanvic, Jacques Vercueil, Nicole Vercueil, Waltraud Verlaguet, Arlette Welty-Domon, Françoise Wilkowski-Dehove, Jean Wilkowski, Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :
Joël Baumann, Elian Cuvillier, Delfina Grinspan, Denis Rafinesque, Françoise Lods, Jean Lods

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 6 sept. 2013

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Drôme / Dieulefit
Daniel Saltet - 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Haute Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1
Etienne Chapal - 04 67 75 74 86
jechapal@modulonet.fr

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profil.montpellier@yahoo.fr

Ile de France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux
Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence
Waltraud Verlaguet - 04 89 90 59 91
waltraud.verlaguet@gmail.com

Couverture :
Heli d'Amat Escalante.

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

Fin de la trève estivale

Ce nouveau numéro de *Vu de Pro-Fil* vous accueille au sortir d'un été très chaud et, sauf exceptions, peu riche en découvertes cinématographiques. Il a fallu attendre après le 20 août pour enfin renouer avec le cinéma tel que nous l'aimons : *Michaël Kohlhaas* (Arnaud des Pallières), *Jeune et jolie* (François Ozon) etc.

Pour certains grands-parents (dont je suis), l'été est souvent l'occasion de voir des films d'action (surtout américains !), exemples *Wolverine*, *Percy Jackson : La mer des monstres*… ou des films d'animation (*Les Schroumpfs 2*). Ceux-ci nous incitent à mieux connaître et à réfléchir sur une forme de cinéma basé sur l'abondance des effets spéciaux, et sur la course à l'audimat… Certains messages se dégagent toutefois, comme la recherche de la justice, la compréhension entre les êtres, la solidarité. Ce n'est pas forcément nul !

Le Dossier qui vous est présenté pourrait s'intituler *A History of violence*, reprenant le titre d'un célèbre film de Cronenberg, en 2005. Cette thématique nous confronte à 'l'histoire de ce monde', notre monde.

Alain Le Goanvic

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA
3 *Né quelque part* de Mohamed Hamidi
4 Quelle fête !
Prix des jurys œcuméniques
5 Le léopard et le sismographe
Champ-Contrechamp : *Borgman*
6 - Champ : Coup de torchon
7 - Contrechamp : Un film déjanté
6-7 Une palme d'or bien calculée
8 *Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines)*

DOSSIER : LA VIOLENCE
9 Violence des hommes, violence de Dieu
10 Religion, violence et cinéma
11 Quand politique et violence se mêlent
12 Violences entre hommes et femmes
13 Violences à enfants et délinquance juvénile
14 Violence montée et montrée
15 **Le coin théo :** Je ne suis pas venu apporter la paix…

DECOUVRIR
16 L'homme qui résout des puzzles
17 Quand l'Argentine s'invite en Provence

PRO-FIL INFOS
18 Toulouse
Protestants en fête
Issy-les-Moulineaux
19 Infos diverses

A LA FICHE
20 *Heli*

web

Né quelque part de Mohamed Hamidi

(Algérie/France 2013, 1h27) avec Tewfik Jallab, Jamel Debouze

Ce film appelle deux remarques préliminaires : d'abord la présence de Jamel Debbouze qui a conquis une place enviée parmi les têtes d'affiche du cinéma français (ici, il n'est guère sollicité). Ensuite, l'originalité du thème abordé : à propos d'Algérie, le petit écran n'a que trop évoqué des confrontations entre personnes ayant subi les hasards différents d'une histoire difficile.

Ici et ailleurs

Les années de braise cèdent ici la place à une tranche de vie où les traumatismes du siècle dernier sont loin, mais où les avatars de l'époque ne sont pas sans séquelles, traitées avec beaucoup de sensibilité par le réalisateur. Le cordon ombilical n'a pas été complètement coupé par le fleuve du temps. Les populations concernées demeurent de part et d'autre de la Méditerranée. Pour tous, ce sont soit les souvenirs qu'on ressasse de leur bled (pour les expatriés des cités-dortoirs du '93'), soit les curiosités qu'on ne peut assouvir que par l'imagination, les récits recueillis en famille, aussi vivaces les uns que les autres.

Retour aux sources

Hamidi a choisi une fratrie des années 50/60, qui vivait dans le bled du côté de Tlemcen. Le patriarche a décidé que l'un des frères s'expatrierait en France, nécessité économique pour contribuer à la subsistance du clan. Ce tirage au sort a laissé des regrets. Passent les années au fond d'une banlieue, ponctuées d'un mélange de tradition et de culture occidentale. L'objectif : la maison, bâtie sou par sou, pierre par pierre, pour les vieux jours de tous, puis leur dernier sommeil.

Mais la maison est menacée de destruction par le passage d'un gazoduc vers le Maroc et le patriarche n'a d'autre ressource que de dépêcher au pays son fils ainé, Farid, de culture occidentale, de nationalité française, étudiant prometteur, et qui n'est pas insensible aux charmes d'Audrey, jeune avocate stagiaire. Non sans réticences, Farid obéit.

Le voici projeté dans un pays qu'il ne connaît pas, chargé d'une mission difficile. Accueil particulièrement chaleureux, oncle, cousins, amis. Suivent d'interminables palabres, où ces chômeurs professionnels traitent par la dérision les difficultés d'émigrer en France : de lettre de regrets en lettre de regrets... Tout ce petit monde se retrouve à l'unique café du village, autour d'un téléphone de campagne (discrétion garantie), témoin des difficultés de Farid dans ses démarches. En cette joviale compagnie on a comme des relents de Marcel Pagnol ou d'un Don Camillo, dans un monde où tout se sait, et où l'inaccessible Eldorado tant convoité est aussi proche, télévision aidant, qu'il l'est pour nous. Farid se laisse gagner par cette ambiance, par le charme aride de ces terres désolées. Et voici que le hadj vénéré du village, plusieurs fois ancien combattant 'des deux bords', voudrait bien qu'il épouse sa petite fille orpheline, selon la tradition la plus orthodoxe... Dans le rôle du cousin particulièrement attentionné, Debbouze, qui accompagne Farid dans ses nombreuses démarches, jusqu'à Oran, et partage son intimité jusqu'à lui subtiliser ses papiers pour gagner la France sans crier gare.

Né... nulle part

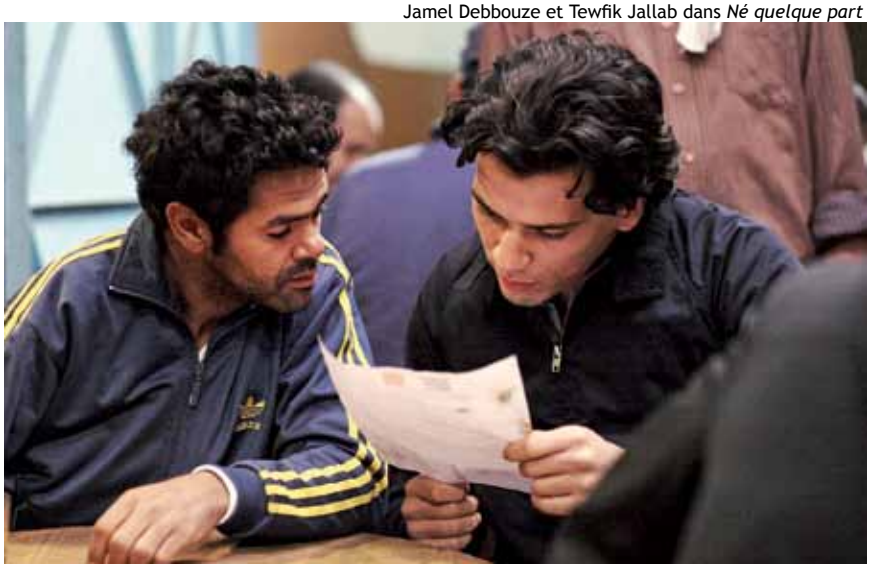
Voici Farid, étranger parmi les siens, se débattant avec un pouvoir qui ne s'en laisse pas conter, apatride sans l'avoir voulu, réduit comme beaucoup d'autres à la rude condition de candidat à la clandestinité. Face au mur administratif, il n'a pas d'autre alternative : nous découvrons alors les charmes de son évasion nocturne, blotti en toute hâte dans l'inconfort des niches en fond de cale d'un pétrolier de complaisance... Notre homme n'en aura pas encore fini, mis en échec dans sa tentative et parqué dans un centre de détention administrative à Marseille ! Nouvel avatar auquel le scénario ne manquera pas de trouver une heureuse issue.

Le choix de l'Histoire

Hamidi traite avec simplicité un sujet non dépourvu d'actualité. Les restes du passé subsistent dans ces va-et-vient des témoins de l'Histoire et de ceux de la génération qui leur a succédé. Un film sobre, modeste et généreux.

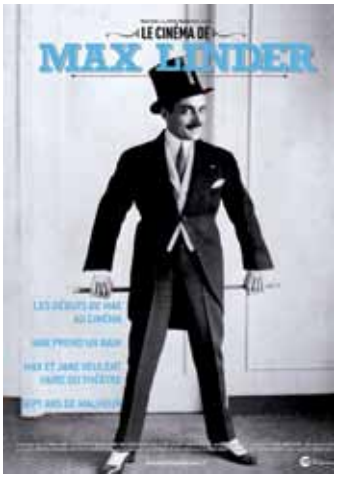
Jacques Agulhon

Jamel Debbouze et Tewfik Jallab dans *Né quelque part*



Quelle fête !

Le Festival international du film de La Rochelle est d'abord une fête, une fête emportant de découvertes en redécouvertes le cinéphile le plus pointu comme l'amateur le plus modeste.



Max Linder

On pourrait s'étonner qu'un festival sans compétition, sans jurys, sans paillettes ait un aussi grand pouvoir d'attraction sur des spectateurs fidèles et toujours plus nombreux (plus de 80.000 entrées cette année) : on le comprend cependant aisément lorsqu'on observe la qualité et la diversité de la programmation que l'équipe du festival, emmenée par Prune Engler, déléguée générale, et Sylvie Pras, directrice artistique, déploie en plusieurs complexes de salles sur le port de la Rochelle.

Rétrospectives

Un siècle après son œuvre (1905-1924), en cours de publication en DVD, une rétrospective majeure de 40 films sur les 180 à 200 actuellement retrouvés a été consacrée à **Max Linder**, immense artiste comique français trop méconnu qui fut salué par Chaplin comme son « professeur » et dont le réalisme du jeu — distant des caricatures de ses contemporains et au sein d'un univers réel et le plus souvent sans trucages — le rapproche d'un Buster Keaton. Un retour sur la filmographie très variée de **Billy Wilder** (1934-1981, de *Mauvaise graine* à *Buddy Buddy*) a permis de présenter 20 de ses 26 films qu'il faudrait presque tous citer (*Assurance sur la mort, Boulevard du crépuscule, Le gouffre aux chimères, 7 ans de réflexion, Témoin à charge, Fédora…*). Ce juif autrichien chassé par le nazisme commencera sa carrière américaine avec Lubitsch dont la force comique deviendra — avec le réalisme de Von Stroheim — son modèle, de même que Jack Lemmon et William Holden seront ses doubles à l'écran.

Hommages

Dans la section 'Hommages' à des réalisateurs et/ou des acteurs — V. Bruni-Tedeschi, A.Dresen (*Whisky avec soda, Pour lui*), W. Kentridge (CM d'animation), Jerry Lewis, J.L. Guerin, H. Honigmann — je voudrais surtout distinguer ces deux derniers cinéastes.

L'essentiel de la filmographie du Catalan **Jose Luis Guerin** (*En construccion, Dans la ville de Sylvia, Guest*) se rattache à l'essai documentaire avec des articulations fictionnelles et fantasmatiques éblouissantes et il faut voir *Innisfree* (1990), qui recueille les traces du tournage en 1951 dans ce village irlandais du film de John Ford *L'homme tranquille*.

Le travail de la documentariste néerlandaise, née à Lima, **Heddy Honigmann,** est suffisamment convaincant pour qu'on puisse considérer comme incontournable l'acquisition de 13 de ses films en édition DVD hollandaise sous-titrée en anglais. Ceux-ci, dans la mouvance de Van der Keuken, témoignent d'un art subtil de la rencontre et de l'écoute. En filmant en situation de déracinement ou d'exil « …des gens, la beauté des gens… », la réalisatrice tisse une œuvre qui est peut-être, selon elle, « une encyclopédie perpétuelle de l'art de survivre ».

On ne saurait oublier de mentionner enfin l'éclairage proposé par le festival sur le caractère intimiste et personnel du 'tout nouveau cinéma chilien' de S.C. Lelio, A.F. Almendras, A. Wood, A. Scherson.

Jean-Michel Zucker

Pour plus de détails voir les pages de ces festivals sur le site, rubrique Festivals.

Brie Larson et John Gallagher Jr. dans *Short Term 12*

Prix des jurys œcuméniques

Oberhausen 2-7 mai 2013 ***Nation Estate*** de Larissa Sansour (Danemark/Palestine 2012). Une mention spéciale est décernée au film ***Yellow Fever*** de Ng'endo Mukii (Royaume-Uni 2012).

Zlin 27 mai / 1er juin 2013 ***L'irréparable (Schuld sind immer die anderen)*** de Lars-Gunnar Lotz (Allemagne 2012).

Karlovy-Vary 28 juin – 6 juill. 2013 ***Bluebird*** de Lance Edmands (USA 2013)

Erevan 7-14 juillet 2013 ***Keep Smiling*** de Rusudan Chkonia (Géorgie/France 2013). Mention à ***Eastalgia*** de Daria Onyshchenko (Allemagne / Ukraine / Serbie 2012).

Locarno 7-18 août 2013 ***Short Term 12*** de Destin Cretton (USA 2013) Mention spéciale pour ***Tableau noir*** d'Yves Yersin (Suisse 2013)

Le léopard et le sismographe

Locarno, entre Cannes, Berlin et Venise, affirme son originalité avec force : promouvoir tout le cinéma, refuser toute frontière.

Au festival de Locarno, le Léopard d'or est ce que la Palme d'or est à Cannes.

Des léopards, partout dans la ville

Locarno en hébergeait, semble-t-il, toute une famille. Le grand mâle, un cinéphile bien connu, affectionnait les écrans des cinémas. Il passait de salle en salle, traversant majestueusement la grande fenêtre lunaire en poussant un grondement terrifiant. Quant à sa nombreuse famille, elle occupait tout l'espace public qu'elle magnifiait de son pelage jaune d'or tacheté de rosettes noires. Les parasols, les vélos, les sacs, les tee-shirts, les parapluies et les nappes des bistrots : tout était jaune d'or tacheté de velours noir ! Ce fut une fête inoubliable pour la famille Léopard lorsqu'à la fin du Festival, à la nuit tombée, le Léopard d'or fut décerné au gagnant, devant l'écran géant de la Piazza Grande.

La fin des tabous ?

Marco Solari, président du festival de Locarno, accueillit le Jury œcuménique par ces mots : « Un festival doit être un sismographe. » Ce festival de Locarno l'était bien. Au travers des films, il enregistrait les moindres vibrations de notre société aux prises avec les grandes questions du moment : le sida, le fascisme, le couple, la sexualité, l'école, l'enfance, la mort.

Et plus d'une fois a surgi cette interrogation troublante : qu'en est-il aujourd'hui de la notion de 'transgression' ? Les tabous, concernant la forme comme le fond, seraient-ils devenus caducs ? Peut-on, comme Pippo Delbono, faire un film avec son téléphone portable ? Filmer en temps réel la mort de sa mère ? Doit-on, comme David Wendt, filmer les 'zones humides' du corps d'une adolescente sans (fausse) pudeur ? La programmation du nouveau directeur artistique, Carlo Chatrian, était étonnante d'audace et d'ouverture : tout l'éventail du cinéma d'aujourd'hui, jusqu'aux films les plus inattendus, y avait sa place.

> « Un film expérimental est un film, nous disait-il, tout comme un film de genre, un documentaire ou une fiction. Chaque film est unique et donne une image du monde dans son propre langage. Il lui importait de saisir les courants de fond plutôt que ce qui agite la surface. »

Ainsi c'est un film expérimental qui a été couronné sur la Piazza Grande : *Historia de la meva mort*, un film catalan d'Albert Serra (2h28). Un film difficile, des images fabuleuses en clair-obscur suggérant l'improbable rencontre entre Casanova et Dracula.

40 bougies

Cette année était célébré le 40° anniversaire du Jury œcuménique. Nous avons été somptueusement reçus par le festival, par SIGNIS et INTERFILM. Le plus beau moment a été la célébration œcuménique dans la Chiesa Nuova de Locarno, une superbe église baroque italienne. Sept célébrants nous ont accueillis, tandis que Valdo Pezzoli à la flûte et Laurent Filipponi à l'orgue invitaient Nino Rota et Ennio Morricone à nous rejoindre.

Le Jury œcuménique a choisi de promouvoir deux films de facture classique : *Short Term 12*, un film américain du jeune Hawaïen Destin Cretton, et *Tableau Noir*, du réalisateur suisse Yves Yersin, tous deux mettant au centre l'enfant, l'adolescent, avec une forte charge émotionnelle.
Locarno ? Un festival remarquable.

Françoise LODS

Voir les motivations du jury œcuménique, les billets d'humeur sur les différents films, ainsi qu'une inteview avec Marilyne Canto sur le site, rubrique Festivals > Jurys œcuméniques > Locarno.

Tableau noir

Borgman d'Alex Van Warmerdam

Pays-Bas 2013, durée 1h53, avec Jan Bijvoet (Camiel Borgman), Hadewych Minis (Marina), Jeroen Perceval (Richard), Alex Van Warmerdam (Ludwig), Sara Hjort Ditlevsen (Stine), Tom Dewispelaere (Pascal), Dirkje van der Pijl (Rebecca), Annet Malherbe (Brenda)

CHAMP

Coup de torchon

Rien que ce nom de 'Borgman' : il tient du borborygme, de l'expectoration et du crachat.

Il résonne aussi sombrement mais beaucoup plus trivialement que celui d'un de ses parents lointains : Dracula. Mais on a les vampires à la taille de son époque, Dracula était comte, Borgman est un produit du nivellement social, il a l'apparence d'un beauf brutal et grossier dont on devine qu'il pue rien qu'à le voir. Ceci dit, les deux créatures sont cousines, elles viennent du même endroit : l'ombre, la terre, la nuit, la mort. D'ailleurs le nom dont Alex Van Warmerdam baptise son Dracula nouveau le dit bien : en néerlandais,'borgman' suggère l'idée d'un homme caché. Et pour enfoncer le clou de cette référence vampirique, un pieu et un crucifix sont les armes de la petite équipe que l'on voit se mettre en chasse, prêtre en tête, pour déterrer le monstre et ses acolytes.

Dracula chez Madame Figaro

Borgman échappe à leur fureur — sinon il n'y aurait pas de film — pour aussitôt se présenter à l'entrée d'un pavillon de banlieue digne de *Figaro Madame*, pièce anonyme d'une résidence Lego grandeur nature et symbole d'un univers estampillé aux armes les plus attractives du monde capitaliste. Il frappe à la porte, demande d'utiliser la baignoire, se fait rejeter, rosser, revient. Revient obstinément — alternant les armes de la violence et d'une séduction relevant de l'envoûtement — jusqu'à parvenir à s'introduire au cœur de la famille qui habite là. Ils sont cinq, ils sont riches, ils sont blonds comme le rêve social-démocrate suédois. S'ajoute au quintette une jeune et ravissante baby-sitter danoise. Commence alors une progressive et stupéfiante prise de pouvoir par Borgman, seul d'abord, puis aidé de ses acolytes, revenus du néant où ils avaient disparu, et embauchés comme jardiniers. Mais ici la prise de pouvoir n'a pas pour objet la possession, mais la destruction : Borgman et ses complices éradiquent tout autour d'eux, êtres et choses. Avec, en point d'orgue du délirant spectacle, l'abattage à la tronçonneuse des arbres du parc et le massacre à la pelleteuse de la pièce d'eau.

Surréalisme noir

Mettez dans un shaker le *Playtime* de Jacques Tati, le *Funny games* de Michael Haneke, le *Théorème* de Pier Paolo Pasolini, un ou deux instants du *Harry* de Dominik Moll, ajoutez (pour l'apparence physique de Borgman) un zeste du *Monsieur Merde* de Leos Carax, et secouez très fort. Il n'en sortira pas *Borgman*, car *Borgman* ne ressemble à rien de tout ça, mais fait penser à tout ça. En fait, *Borgman* ne ressemble à rien qu'à lui-même, dans sa façon de tenir à la fois du conte noir et du fait divers sordide, de se situer dans un registre d'humour décalé imprégné de surréalisme, et de naviguer à la limite des eaux territoriales qui séparent le continent de la réalité de la haute mer du rêve et de l'irrationnel.

En fait, sous son aspect de bouffonnerie apocalyptique, Borgman est un coup de balai dans une société parasitée par une engeance de nantis dont l'aveuglement, l'égoïsme et la bêtise sont tels qu'il est vain d'espérer pouvoir les changer. Ceci dit, Alex Van Warmerdam est moins nihiliste qu'il n'y paraît, son éradication minutieuse préserve l'avenir en épargnant les enfants.

Jean Lods

Borgman est un coup de balai dans une société parasitée par une engeance de nantis.

Une Palme d'or bien calculée

A Cannes, quelle Palme consensuelle ! Le 23 mai 2013, la sortie de la salle Lumière bruissait de propos admiratifs. Douze des quinze critiques dont le *Film français* publie les pronostics palmaient *Adèle*. Le jury de Steven Spielberg a entériné cette écrasante préférence.

Adele Exarchopoulos et Lea Seydoux dans *La Vie d'Adele*

Un film déjanté…

CONTRE CHAMP

Le Festival de Cannes a le chic d'introduire année après année dans sa sélection un ou deux films assez spéciaux, hors du classique, comme leurs réalisateurs. En 2012 c'était le cas pour *Holy Motors* de Léos Carax, en 2013 c'est le cas avec *Borgman*, à l'humour noir imaginatif exceptionnel : l'épisode des cadavres dans un lac, la tête dans un pot de fleur cimenté, corps renversés chancelant dans les flots comme les fleurs dans le pré.

Avec ce film il s'agissait pour Alex Van Warmerdam de montrer la réalité du mal sous un jour ordinaire, à partir de gens normaux qu'on pourrait croiser n'importe où et quand, au marché ou au coin de la rue.

Camiel Borgman, personnage apparemment ordinaire, représente le mal. S'il arrive à s'intégrer dans la famille bourgeoise d'une belle banlieue, il est dès le départ l'objet d'une chasse à l'homme par trois personnes dont un prêtre armé d'un fusil, bien conscients du danger représenté par cet être et ses amis. Tout le monde ne serait donc pas dans la naïveté… Une parole est prononcée, avertissant le spectateur que « ces êtres descendirent sur terre, pour renforcer leurs rangs… »

Apocalypse mentale

Mais le bât blesse lorsque le film laisse entendre que la pénétration réussie par Borgman dans ce milieu bourgeois est tout à fait justifiée, tant la vie de ces 'bobos' est facile, voire maladive et problématique, vu l'aisance matérielle dont ils jouissent. C'est particulièrement vrai pour Marina, qui tombe sous l'emprise de Borgman. Et l'on peut finalement en venir à penser que l'opération de destruction de cette famille et de ses employés est justifiée. En effet, après avoir détruit, empoisonné et tué les adultes de ce milieu, ces discrets guerriers d'une sorte d'apocalypse par contrôle mental et subliminal désastreux, s'en vont en compagnie des deux enfants et de leur baby-sitter, envoûtes par ce clan démoniaque surprenant. La fin du film vient conforter l'idée que tout est bien qui finit bien, à savoir que toute cette violence ravageuse évite à la génération montante les mêmes erreurs.

Triomphe du mal

Alex Van Warmerdam dans *Borgman*

Or le réalisateur a avoué lui-même qu'avec l'âge (60 ans) il devenait de plus en plus méchant ! Et il a eu comme l'impression que le film lui-même était peut-être devenu trop méchant. Aurait-il été dépassé par la force du mal dans son désir d'en faire ressortir la réalité ? On peut le penser si l'on fait le constat terrible que cette perversion maléfique, qui amène à tuer froidement tous ceux qui sont contre vos principes, aboutit au triomphe final du mal. De fait, la jeune génération est prise en tutelle par cette équipe sectaire venue d'un monde autre, bien que tout proche en apparence. Tout ce déchaînement hallucinant du mal ne serait-il pas alors justifié par l'aversion de ce groupe envers une société fondée sur la seule recherche du bonheur matériel ? Or cela excuse-t-il une destruction aussi radicale et perverse des êtres humains ? Ou alors faut-il voir dans ce film l'expression allégorique de nos craintes et angoisses devant un monde matérialiste et virtuel, engendrant d'incessants déferlements d'inhumanité froide et individualisée, liée aux dérèglements d'une liberté sans limites ?

Denis Rafinesque.

… une destruction radicale et perverse des êtres humains…

Qu'y-a-t-il donc de si merveilleux dans le très long métrage d'Abdellatif Kechiche ?

Une superbe réalisation, rythmée de gros plans qui nous accrochent aux personnages, servie par une excellente interprétation – par dessus tout, celle de la néophyte Adèle Exarchopoulos. Son Adèle dans le film, grande lycéenne, tombe amoureuse d'une femme à cheveux bleus : pour elle, qui pourtant s'intéressait aux garçons, c'est le coup de foudre, une heureuse passion lesbienne à laquelle son entourage réagit diversement – qui sympathise, qui ne peut comprendre. Puis la jalousie mène à la rupture, Adèle souffre mais s'en remettra.

Ce film est aussi une cueillette dans l'air du temps, et nos surprises devant tel ou tel trait de cette banale histoire d'amour s'avèrent les étapes d'un parcours politiquement correct. Pour exemple, l'explicite et si longue scène de sexe entre les deux femmes, assénée pour affirmer qu'une telle relation n'a rien à cacher – sans nuire certes au box office. Ou encore les références littéraires ou artistiques qui enracinent cette liaison homosexuelle dans une continuité culturelle, que prolongent désormais les marques de l'immigration récente.

La recette était, et sera, bonne.

Jacques Vercueil

La vie d'Adèle Chapitre 1 et 2

d'Abdellatif Kechiche
France 2013
avec :
Léa Seydoux (Emma), Adèle Exarchopoulos (Adèle)

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines)

Une introduction à l'ethnopsychiatrie.

Connaissez-vous Georges Devereux, auteur de *Psychothérapie d'un Indien des plaines : réalités et rêve* ? Avec le film d'Arnaud Despléchin, vous avez l'occasion de découvrir ce psychanalyste, ancêtre de l'ethnopsychiatrie.

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines)
d'Arnaud Desplechin
France/Etats Unis 2013
avec :
Benicio Del Toro,
Mathieu Amalric
V. la fiche du film sur notre site.

Le film s'appuie sur une histoire vraie, celle d'un 'Indien des plaines', revenu traumatisé de la seconde guerre mondiale pour laquelle il avait été mobilisé, et souffrant de nombreux troubles de plus en plus lourds à supporter. Lorsque l'hôpital militaire qui tente de le soigner se décide à faire venir auprès de lui Georges Devereux, psychanalyste qui a la réputation de pouvoir tenter un traitement tenant compte des particularités culturelles de cet Indien, les choses vont changer peu à peu.

Georges Devereux

Ce n'était pas un psychiatre ordinaire. Il avait, en effet, vécu avec les Indiens mohaves, et appris leur langue. Il développait une pratique thérapeutique originale qu'on appelle maintenant l'ethnopsychiatrie. Arnaud Despléchin s'est donc inspiré de l'ouvrage *Psychothérapie d'un Indien des plaines : réalités et rêve*, que publia Georges Devereux en 1951, à la suite de cette thérapie.

Benicio Del Toro dans *Jimmy P.*

Né en 1908 en Roumanie, dans une province appartenant à l'empire austro-hongrois, de famille juive, très tôt polyglotte (il parlait le roumain, l'allemand, le hongrois et le français), il fit ses études en Allemagne puis en France. Elève à l'Ecole des langues orientales où il apprit le malais puis à l'Ecole pratique des hautes études (où il suivit les cours de Marcel Mauss et de Lévy-Bruhl), il s'intéressa à la sociologie et à l'anthropologie. Dans le cadre de cette formation il partit en Indochine française étudier les populations Sedang dont il apprit aussi la langue. Poursuivant sa formation aux Etats-Unis, il ira vivre parmi les Amérindiens mohaves dont il apprit la langue et observa les mœurs. Suivant une formation psychanalytique il resta plusieurs années dans une clinique où l'on admettait les non-médecins et où il rencontra Jimmy Picard et commença à le soigner.

La capacité à comprendre

C'est de cette relation thérapeutique qu'il est question dans le film. Et l'on voit bien comment tout le passé et la formation de Georges Devereux l'aident à approcher son patient en intégrant sa langue, ses représentations culturelles et en s'impliquant lui-même fortement dans la relation thérapeutique. Mais comment éviter de n'en montrer que les séances de travail au risque de lasser le spectateur ? Le réalisateur s'efforce de trouver toutes sortes de moyens pour éviter justement le simple et permanent face à face des deux hommes et leurs dialogues, répétitifs dans leur forme, même si ces dialogues ne le sont pas dans leur contenu. Interviennent alors des flash-back, des mises en images de rêves racontés par Jim, des épisodes plus ou moins réalistes de la vie en hôpital psychiatrique de l'armée, des allusions au passé de l'ethno-anthropologue, la venue sur place d'une ancienne amie de Devereux… Il ne s'agit pas seulement du suivi d'une ethnopsychanalyse, mais aussi de la mise en évidence de l'amitié qui va se nouer entre les deux hommes. Ils sont tous les deux des 'déplacés', l'un de sa Roumanie natale et l'autre de sa réserve indienne. Ce fait-là les rapproche et donne probablement au thérapeute une plus grande capacité à comprendre et à aider l'Indien. Dans le rôle de Devereux, Mathieu Amalric fait merveille, et Benicio Del Toro campe un Indien des plaines extrêmement crédible.

Espérons que ce film donnera aux spectateurs l'envie d'en savoir plus sur Georges Devereux et les incitera à ne pas en rester à la surface des choses. De même que le film *Hannah Arendt* a pu susciter cette année le désir de mieux connaître cette philosophe. En somme, un cinéma propédeutique.

Maguy Chailley

Ce dossier entend explorer la façon dont le cinéma met en scène la violence. Nous nous étions déjà penchés sur cette problématique dans le 'Thema' de *La Lettre de Pro-Fil* n° 36[1]. Elle est ici déclinée en plusieurs facettes, entre une violence au niveau de la société, au niveau de la famille, inspirée par la volonté de pouvoir ou par des motivations religieuses. Qu'elle soit montrée de façon frontale ou de biais, elle est omniprésente. Notre numéro de septembre étant toujours orienté davantage vers la théologie, il était important de l'introduire par une réflexion sur la violence dans la Bible, « violence faite à la logique du monde ».

Violence des hommes, violence de Dieu

Regard sur deux textes du Nouveau Testament

La question de la violence dans le Nouveau Testament est un dossier complexe et le cadre limité de cet article ne permet pas de le traiter de façon détaillée[2]. Nous proposons un rapide regard sur deux corpus aux antipodes l'un de l'autre : l'Apocalypse de Jean et le Sermon sur la Montagne (Mt 5-7).

1. L'Apocalypse de Jean :

Un 'combat' contre la violence du monde

Une double conviction motive Jean de Patmos : un regard critique sur les pouvoirs humains et en particulier le pouvoir impérial, et l'interpellation adressée à la communauté croyante de ne pas succomber à la séduction du discours impérial dont la violence n'est alors pas seulement physique, mais également idéologique. Jean interprète en effet la situation dans laquelle il évolue comme une prétention totalitaire et idolâtre du pouvoir impérial. Il perçoit la force séductrice de Rome et n'est pas dupe de la violence qui l'accompagne. La mention de la mise à mort de ceux qui n'adorent pas l'image de la Bête (Ap 13,15) ne désigne pas forcément le martyre sanglant de chrétiens persécutés au moment où Jean rédige son œuvre. Elle renvoie certes à la force militaire romaine et à sa violence répressive qui met à mal toute velléité de s'affranchir du joug impérial. Mais l'Empire est également dénoncé comme système à caractère religieux prétendant régir la totalité de l'existence humaine aux plans politique, culturel et économique. C'est principalement cela que dénonce Jean. L'annonce du jugement et de la colère de Dieu (Ap 15-20) apparaît alors, pour Jean, comme une forme de réponse à la violence institutionnelle : une violence de la parole contre le musellement impérial. Une violence liturgique contre le discours consensuel de la force et du pouvoir. Il s'agit pour lui d'opposer une résistance spirituelle à cette logique, d'instituer le croyant en dissidence par rapport à elle et d'annoncer sa fin inéluctable. Jean est ainsi engagé dans un véritable combat où la violence des mots tente de s'opposer à la violence d'un système.

2. Le Sermon sur la Montagne :

Une dénonciation de la violence humaine

Par sa radicalité même, le Sermon sur la Montagne est une violence faite à la logique du monde. Et c'est pourquoi d'ailleurs, l'image d'un Jésus 'non-violent' est incomplète et court le risque de l'angélisme, voire de la caricature. Certes, tel que Matthieu le présente, Jésus est radicalement à distance de la violence brutale, qu'elle soit violence physique, violence d'Etat, violence révolutionnaire ou même violence divine. Mais, il n'en demeure pas moins que l'on trouve dans l'évangile, et en particulier dans le Sermon sur la Montagne, des paroles de Jésus où une forme de violence est décelable, une violence que l'on pourrait dire positive, porteuse de vie.

J'illustre ce point par un passage bien connu, Mt 5,38-42 où Jésus aborde la question du talion : « Œil pour œil, dent pour dent ». Il en réitère d'abord la règle (v. 38) qui, rappelons-le, est un progrès dans les relations humaines par rapport à une pratique consistant à se faire justice sous la forme d'une vengeance qui excède en violence ou en dommages le préjudice initialement causé.

Puis dans les v. 39-42, Jésus invite à dépasser la loi du talion par des propos dont la radicalité fait littéralement violence à la logique de rétribution habituellement en vigueur dans les sociétés humaines. C'est ainsi qu'il faut comprendre la proposition invitant à « tendre l'autre joue » (v. 39) : loin d'être un geste de soumission servile par lequel un individu se soumet à l'arbitraire de son adversaire, il s'agit au contraire d'une attitude énergique et volontaire par laquelle quelqu'un change radicalement d'attitude (c.-à-d. ne répond pas à l'agression par un geste similaire d'agression en retour) invitant ainsi l'autre à déplacer son propre regard sur lui-même et sur l'autre. Il s'agit de le déstabiliser pour vaincre en lui la pulsion première qui le conduit à répondre à la violence physique par une violence similaire. La suite du propos est à entendre selon la même logique, c'est-à-dire celle qui consiste à adopter une posture visant à changer le rapport de l'autre à la réalité par une remise en cause profonde de sa compréhension du monde.

La logique est celle du refus de 'l'effet miroir'. Loin d'être non-violente, la logique de 'l'autre joue' contient ainsi une forme particulière de violence, au sens d'un appel à une puissance de la Vie qui se dresse contre la violence brute du 'coup pour coup'. Le Royaume de Dieu qui naît de cette possibilité offerte d'une nouvelle compréhension de l'existence (cf. 5,20) suppose donc une violence faite à la logique du monde.

En ce sens, le Sermon sur la Montagne construit bien une logique de l'excès du don et de la confiance en la gratuité, qui met le croyant — c.-à-d. celui qui prend au sérieux la parole du Christ — dans une tension salutaire avec le monde, donc avec une part de lui-même.

Elian Cuvillier

[1] Disponible sur notre site, dans les archives de nos publications.
[2] *Cf.* Elian Cuvillier, « Violence des hommes, violence de Dieu. Regard sur quelques textes du Nouveau Testament », dans J.D. Causse/E. Cuvillier/A. Wénin (éds.), *Divine violence. Approche exégétique et anthropologique*, (Lire la Bible 168), Paris, Cerf, 2011, p. 99-173.

Religion, violence et cinéma

Lors de la remise de son prix d'interprétation féminine à Cannes, pour son rôle dans *Le Passé*, Bérénice Bejo, très émue, se lève et embrasse spontanément le réalisateur iranien Asghar Farhadi. On dit que c'est ce geste qui a peut-être provoqué l'arrestation du réalisateur à sa descente d'avion à Téhéran. Un site d'information proche des Gardiens de la Révolution l'accusait de faire la « grimace aux valeurs éthiques et religieuses (...) »[1]. Pour cette fois, Asghar Farhadi a été sauvé par sa notoriété internationale, mais l'on pense ici à tous les autres artistes, victimes d'intolérance religieuse dans le monde.

Quand on entend associer 'religion', 'violence' et 'cinéma', ce sont ces événements-là, d'abord, qui me viennent à l'esprit. Mais aussi toutes les manifestations d'extrémistes religieux, chrétiens ceux-là, aux portes de nos propres cinémas. Cette censure-là est aussi un acte de violence.

Vice-...

La relation tumultueuse entre religion et cinéma ne date pas d'hier. Qualifié, dès le temps du muet, d'invention diabolique, le cinéma a été la bête noire de l'Eglise. Plus tard, elle s'en repentit en l'utilisant à ses fins (origine du ciné-club ?), et là encore, les ciseaux du censeur s'en donnaient à cœur joie[2].

...Versa

Mais le cinéma a lui-même réagi ; il a su rendre coup pour coup... Ainsi, la religion chrétienne, par exemple, a subi, depuis le début, un traitement sans concession. Dans *Intolerance* de D. W. Griffith (1916), un fait divers – un gréviste accusé à tort de meurtre – est prétexte à dénoncer la violence et l'intolérance religieuse et politique, de la mort de Jésus à l'inquisition[3].

Lillian Gish dans *Intolérance* D.W. Griffith

Retournements salutaires

Contre cette représentation d'une religion violente, il existe heureusement une tradition cinématographique plus positive : elle montre comment la foi peut être germe d'espérance et promesse de vie en mettant en scène de vrais retournements salutaires[4]. Mais on peut se demander, avec un brin de provocation, si la scénarisation de la 'non-violence' serait le bon moyen de justifier la religion au cinéma ? Est-elle même un postulat chrétien ? La conversion, la nouvelle naissance de l'évangile me semble être un appel à une certaine violence spirituelle, sinon religieuse, contre soi-même et contre les aléas de la vie (non contre l'autre évidemment). Se faire violence serait alors une nécessité et l'antonymie de 'violence' ne serait pas 'paix', mais 'maîtrise de soi'.

Ainsi, dans *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois (2010), la véritable violence ne me semble pas être où on l'attend : elle est sournoisement tapie dans la profonde intimité de chaque moine. Ce qui fait violence, ce n'est pas la confrontation entre deux cultures et religions, mais le difficile choix de rester cohérent avec ses convictions. D'ailleurs, et on le sait moins, pour l'Islam, 'Jihad' n'est pas d'abord une 'violence contre l'autre', concept tant caricaturé par les islamistes fondamentalistes, mais bel et bien une violence contre soi-même. C'est donc le même effort de maîtrise de soi que celui de la conversion chrétienne. Se faire violence en quelque sorte, là encore, c'est vivre !

Violence et nécessité

A ce niveau, certaines œuvres qui n'ont pas de caractère manifestement 'religieux' sont de grandes démonstrations de cette violence-là, nécessaire, intime, spirituelle, qui transcende des ruptures, voire crée des résiliences. Il n'est pas question de les instrumentaliser comme 'inspirées de nos propres valeurs spirituelles', mais elles nous sont suffisamment proches pour être tout de même souvent citées dans nos débats à Pro-Fil ou dans nos jurys œcuméniques.

Joël Baumann, pasteur à la retraite, membre du Jury œcuménique à Cannes en 2008

[1] http://www.slate.fr/story/75574/farhadi-iran

[2] *cf Cinema Paradiso* de Giuseppe Tornatore, 1989

[3] *cf* aussi *La sorcellerie à travers les âges*, de Benjamin Christensen,1921

[4] *Ordet*, de C. T. Dreyer, 1950 ; *Le festin de Babette*, de G. Axel, 1987 ; et même *Voyage en Italie* de Roberto Rossellini, 1953, pour prendre les plus classiques.

Quand politique et violence se mêlent

Cambodge, Irak, Israël…

D'un bout à l'autre de la planète et à toutes les époques, le cinéma s'est attaché à montrer que l'abus de la force conjugué à l'usage perverti du pouvoir politique provoque des catastrophes. Griffith, l'un des premiers, a choisi ce thème dans *Naissance d'une nation* et *Intolérance* et nous avons tous en tête les films de Costa Gavras contre les dictatures de droite (*Z*) et de gauche (*L'Aveu*). Cette année encore le sujet occupe une grande place au festival de Cannes et dans les salles.

On peut identifier plusieurs façons de montrer la violence politique : assassinats d'individus ou de masse, torture physique ou morale, contrainte psychologique. Qu'y a-t-il de plus efficace pour un réalisateur : montrer la violence dans toute sa cruauté ou simplement la suggérer ? Le dernier Festival de Cannes a bien posé le problème.

Ainsi le Cambodgien Rithy Panh a particulièrement ému le public avec son *Image manquante* (Prix Un Certain Regard) où, pour compenser l'absence de documents visuels témoignant des atrocités des Khmers rouges de 1975 à 1979, il a utilisé des petites figurines en terre cuite[1]. Celles-ci restituent, comme avec de vrais personnages, la vie et les souffrances des paysans et des citadins du Kampuchea démocratique, une dictature sanglante, d'inspiration maoïste où même les casseroles sont nationalisées. La cuillère est à cette époque le seul bien autorisé des Cambodgiens. A l'opposé, les tortures répétées et trop réalistes du Mexicain Amat Escalante dans *Heli* ont fait fuir bon nombre de spectateurs. La preuve en est que trop de violence montrée affaiblit les meilleures intentions ! Le film s'en prend pourtant au douloureux problème de la corruption et du trafic de drogue effectué par des policiers véreux au Mexique.

Documents d'archives ou images reconstituées

Dans les films qui traitent de violence et de politique, le spectateur peut être confronté à des images réelles, d'archives ou d'actualités, à des fictions sur des événements historiques, ou encore à des reconstitutions. Ainsi, Claude Lanzmann a eu recours, dans *Le dernier des injustes*, à un vrai témoin des derniers moments de Theresienstadt, Benjamin Murmelstein, ultime président du Conseil juif de ce ghetto. Devant la caméra, il raconte sa résistance aux nazis — sa compromission, ont dit certains.

Dans les œuvres de fiction qui dénoncent telle ou telle conséquence détestable d'une politique, l'opinion du réalisateur transparaît le plus souvent, avec plus ou moins de subtilité. Plusieurs films récents en attestent. *Fruitvale Station*, de Ryan Coogler (USA), rapporte l'assassinat d'un jeune noir par un policier américain (blanc) sur un quai de métro, survenu réellement le 1er janvier 2009. On partage l'indignation des témoins grâce auxquels l'affaire a été révélée, mais le film, en donnant une image trop positive du personnage principal, affaiblit la portée du message.

L'Image manquante

Des bons et des méchants, il y en a aussi dans le très beau film de l'Irakien Hiner Saleem, *My Sweet Pepper Land*, à la manière d'un western entre Kurdes, à la frontière de l'Irak et de la Turquie. On souscrit sans réticence à la lutte du courageux policier et de l'institutrice qui sont menacés par un seigneur de la guerre vivant de trafics et de corruption. La violence contre les femmes pour des raisons religieuses et traditionnelles est également bien traitée.

Dans le film mexicain de Diego Quemada-Diez, *Rêves d'Or* (*La Jaula de oro*), les victimes, objets de toute notre compassion, sont trois jeunes adolescents guatemaltèques. Voulant quitter la misère et l'absence d'avenir de leur bidonville, ils se heurtent au 'système' et à une politique sans visage. Les policiers du Guatemala, les bandits du Mexique et les gardes-frontières des Etats-Unis sont leurs bourreaux, mais on pense inévitablement à tous les autres drames de l'immigration.

Saluons enfin *L'attentat* du Libanais Ziad Doueiri, qui parvient à surmonter tout manichéisme dans le conflit israélo-palestinien. Un chirurgien arabe israélien, ayant pignon sur rue à Tel-Aviv, apprend, lors d'un attentat kamikaze dont il opère les blessés à l'hôpital, que la terroriste décédée est sa femme. Harcelé aussi bien par la police israélienne que par les extrémistes palestiniens, le docteur Jaafari concentre sur lui toute la violence et la haine des deux camps. Le réalisateur se refuse à prendre parti et nous laisse aussi impuissants que le héros face à la tragédie.

Françoise Wilkowski-Dehove et Jean Wilkowski

[1] Voir aussi le film *Camp 14 - Total Control Zone* de Marc Wiese (v. art. sur le site), où pour les mêmes raisons le réalisateur choisit de représenter le récit par des dessins.

Violences entre hommes et femmes

L'antagonisme masculin-féminin est si ancien qu'il remonte aux origines de l'humanité, mais à vrai dire il faut chercher dans l'Ancien Testament ou dans les mythologies, gréco-romaine ou germanique, pour en avoir quelques traces.

Zeus ne se conduit pas très bien avec Héra, son épouse, et les scènes de ménage sont nombreuses. Quant à Wotan, il est particulièrement virulent avec sa fille Brünhilde, accusée d'avoir secouru un mortel. La violence viendrait-elle (seulement) de l'homme ? Quel est le rôle de la femme ? Des questions de pouvoir, mais aussi de jalousie, se posent, ferments de conflits sans fin. Enfin rappelons la légende des Amazones, femmes guerrières particulièrement agressives vis-à-vis des hommes ! Que nous apporte le cinéma sur cette problématique ?

L'origine de la violence hommes-femmes

- Entre hommes et femmes

Duel au soleil de King Vidor *(1946)* où dans un pur décor de western, un homme et une femme, très amoureux mais aussi très passionnés, vont se livrer à un combat mortel.

Black Moon de Louis Malle *(1978)*, œuvre atypique du cinéaste, met en scène la guerre civile entre les hommes et les femmes, où la haine et le désir de vengeance mettent les deux genres de la création divine sur le même plan… de violence.

Qui a peur de Virginia Woolf (1966) de Mike Nichols est dominé par une incroyable scène de ménage, avec témoins, où le couple maudit d'Hollywood, Richard Burton-Elizabeth Taylor, s'en donne à cœur joie en vexations et humiliations réciproques !

Gregory Peck et Jennifer Jones dans *Duel au soleil*

- Du fait de l'homme

Il fut un temps lointain où on brûlait facilement les femmes accusées de sorcellerie, simplement parce ces femmes condamnées par des hommes vivaient hors des normes religieuses et sociales de leur temps. *Dies Irae (Jour de colère*, 1943) de Carl Dreyer, est une reconstitution fascinante d'un procès en sorcellerie au XVII[ème] siècle.

Nous ne vieillirons pas ensemble (1972) de Maurice Pialat, décrit un homme phallocrate jusqu'à la caricature, qui perdra définitivement la femme qu'il prétend aimer.

Dans *El* (1952) de Luis Bunuel, c'est l'évocation terrifiante de l'enfer conjugal dans un contexte clérical et misogyne, où le réalisateur règle ses comptes avec la religion.

Moolaadé (2004) film du grand réalisateur sénégalais Ousmane Sembène, traite des mutilations génitales féminines (excision) imposées par la société patriarcale, et encouragées aussi par les femmes, comme le montre le film. Un cri d'alarme.

- Du fait de la femme

Dans *La pianiste* (2003) de Michel Haneke, une mère névrosée sexuelle exerce un pouvoir oppresseur sur sa fille qui va faire de même sur son jeune amant.

La cérémonie (1995), un pur Chabrol, est une démonstration terrible de la haine de classe. Deux jeunes femmes blessées par la vie, et poussées par la haine du bourgeois, vont exécuter une famille, plutôt sympathique dans sa 'bonne conscience'.

Dans *Foxfire, confessions d'un gang de filles*, paru en 2013, de Laurent Cantet, on assiste à la progression d'une bande de jeunes filles, en butte au machisme et à l'emprise des hommes sur les femmes. L'action se situe en 1955 mais incite à une réflexion sur le rapport hommes-femmes quelle que soit l'époque !

Photo de droite: Claire Mazerolle, Katie Coseni, Madeleine Bisson, Paige Moyles, Raven Adamson dans *Foxfire*

Avec *The Reader* (2008) de Stephan Daldry, tiré du roman de l'Allemand Bernard Shrink, nous avons un témoignage bouleversant d'une femme analphabète qui cache à son amant son passé de gardienne de camp d'extermination, passé dont sa condition de marginale l'empêche de sortir. Un regard humain sur une femme tortionnaire.

- Du fait des deux

Il nous manquait le cas de figure où hommes et femmes sont d'accord pour exercer leur violence sur un homme. *Tore Tanzt* de l'Allemande Katrin Gebbe, sélectionné à Cannes en 2013 (Un Certain Regard), entre dans cette catégorie. Tore, un jeune homme, veut suivre les préceptes de l'amour enseignés par Jésus ; il fait la connaissance de Benno, dont il a réparé la voiture de manière miraculeuse. Devenu membre de la famille de Benno, Tore va être confronté à la violence du mal et à la cruauté des humiliations exercées par la 'famille'. Glaçant et (presque) insupportable dans la lourdeur du message.

Alain Le Goanvic

Violences à enfants et délinquance juvénile

Les violences subies ou provoquées par des enfants sont parmi les violences les plus intolérables et alimentent très largement les fictions et les documentaires des cinémas de tous les pays, avec une grande hétérogénéité de moyens et de maîtrise.

Il faut reconnaître cependant que ce sont aussi les adolescents qui, rêvant de transgresser tous les tabous, sont les premiers, comme ils le confient à leurs blogs, à se délecter des films mettant en scène toutes sortes de formes fascinantes de violences.

Maltraitance

La maltraitance exercée par les parents et la société, thème littéraire très populaire dès la fin du XIX^{ème} siècle, a inspiré des films réalistes émouvants (*Poil de carotte* de Duvivier, 1932 ; *Oliver Twist* de Lean, 1947). Haneke, dans *Le ruban blanc*, Palme d'or à Cannes 2009, déploie une métaphore impitoyable et éblouissante dans l'Allemagne de 1913–14, donnant à voir avec effroi comment une violence institutionnelle méthodique infligée aux enfants peut gangrener toute la société. Dans *Gomorra* de Garrone, Grand prix à Cannes 2008, on voit comment la Camorra, responsable du crime organisé à Naples, attire irrésistiblement dans ses rangs les plus jeunes de ses victimes.

Abandon

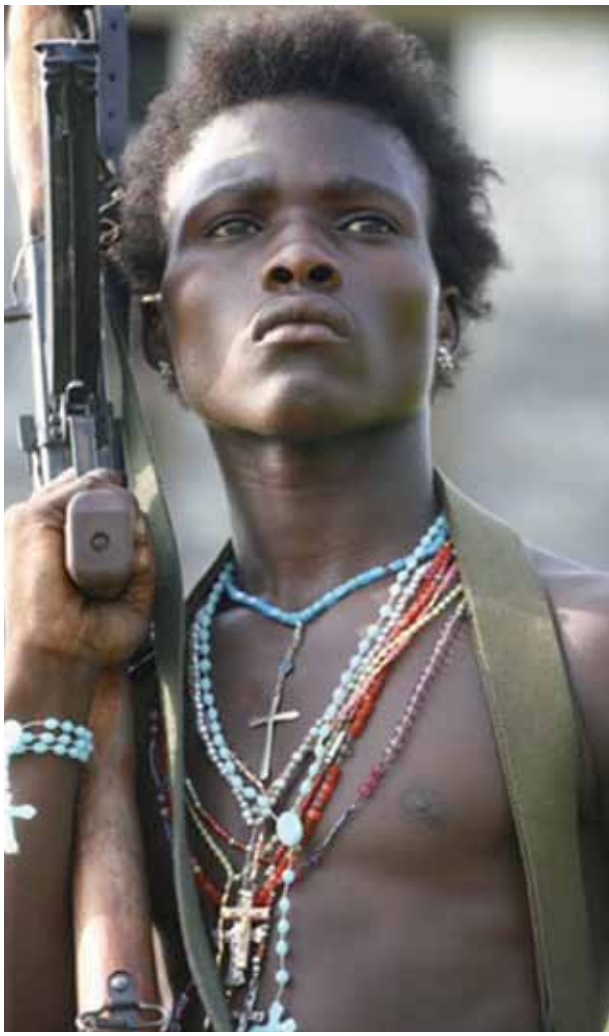
La dérive des enfants abandonnés, des enfants des rues, est éclairée depuis 1950 par le mythique *Los Olvidados* de Bunuel, modèle latino-américain de ce cinéma. *Pixote, la loi du plus faible* du Brésilien Babenco, Léopard d'argent à Locarno 1981, tourné en partie avec des enfants en difficulté des favelas, montre en éclairage naturel et caméra au poing un jeune garçon qui apprend la loi du milieu que subit également la fillette des bas fonds de Medellin dans *La vendeuse de roses*, 1998, du Colombien Gaviria. En Afrique **la réalité des enfants-soldats** est une variation extrême de ce thème : avec *Johnny Mad Dog*, Prix de l'espoir 'Un Certain Regard' à Cannes 2008, le Français Sauvaire tourne au Libéria un film où des acteurs enfants qui ont connu la guerre revivent les scènes qu'ils ont vécues et reproduisent les actes qu'ils ont commis, tandis que, mention du jury œcuménique à Berlin 2012, *Rebelle* du Canadien Nguyen décrit le calvaire d'une fille de 12 ans forcée d'abattre ses deux parents.

Abus sexuel

Le mystère et l'horreur suscités par **les abus sexuels sur enfants** ont inspiré de nombreux réalisateurs depuis *Mouchette* de Bresson en 1967. *Polisse* de Maïwenn, Prix du jury Cannes 2011, raconte, à partir de cas qui sont tous vrais, la traque quotidienne des violences sexuelles qu'effectue à Paris la brigade de protection des mineurs. Dans *Michaël*, 2011, l'Autrichien Schleinzer, alimentant le débat sur la banalité du mal, porte un terrifiant regard clinique sur la perversité de l'implacable relation pédophile imposée à un enfant séquestré de 10 ans. Enfin dans *la Chasse*, prix du jury œcuménique Cannes 2012, Vinterberg dévoile, en écho à une affaire récente, la violence de la manipulation réciproque des enfants par les adultes.

Délinquance

Aux violences sociales imposées aux enfants répondent en miroir toutes **les figures de la délinquance juvénile**. Déjà illustrée par James Dean en 1956 dans *La fureur de vivre* de Ray et en 1972 par Malcolm Mc Dowell dans *Orange mécanique* de Kubrick, elle explose dans *Le petit criminel* de Doillon, Prix Louis Delluc 1990, dont l'acteur, comédien marginal de 16 ans, est actuellement soupçonné de meurtre. Dans *La haine*, 1994, Kassowitz structure comme une tragédie classique la dérive fatale de Vinz face aux violences urbaines et policières avec un clin d'œil au Travis de Scorcese dans *Taxi driver*. Loach, dans *Sweet sixteen*, Prix du scénario à Cannes 2002, rappelle au spectateur le terreau social de la violence juvénile. Dans le sillage des films de violence extrême du remarquable metteur en scène de délinquants à la télé, Alan Clarke, *This is England* de Meadows, Prix spécial du jury Rome 2006, raconte l'embrigadement d'un garçon de 12 ans dans une bande de skinheads et *Dog pound* du Canadien Shapiron décrit en 2010 la réalité de l'univers carcéral pour mineurs. Enfin *Los Salvages* de l'Argentin Fadel a fait sensation à Cannes en 2012 à la Semaine de la Critique en déployant la trajectoire criminelle dans la pampa de 5 ados évadés d'un centre de rétention.

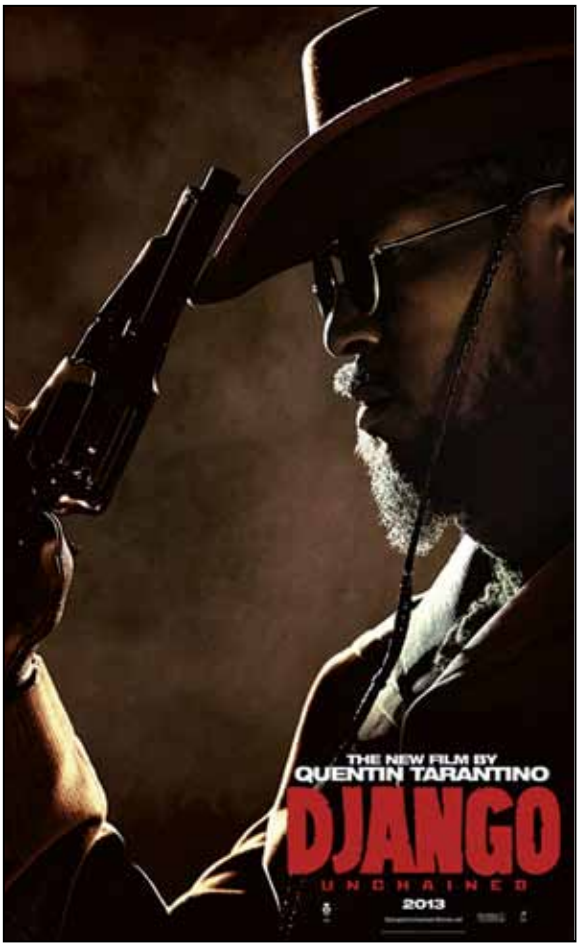


Jean-Stéphane Sauvaire dans *Johnny Mad Dog*

Jean-Michel Zucker

Violence montée et montrée

La répulsion, la peur, sont des réactions naturelles devant la violence. Le seuil du supportable a-t-il évolué pour que de telles images soient de plus en plus explicites au cinéma, ou a-t-on progressé dans leur suggestion grâce aux moyens techniques actuels ?



Jamie Foxx dans *Django Unchained*

Quelle surprise pour les frères Lumière que l'évanouissement de spectateurs craignant d'être écrasés par *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* en 1896 ! A l'opposé, la fin de *Grigris* de Saleh Haroun (2013) témoigne d'une violence vidée de sa substance : un groupe de femmes, en plan rapproché, donne des coups de bâtons sur un homme, hors champ, comme elles joueraient dans un orchestre de percussions africaines. S'extraire du film pour séparer le réel de l'imaginaire réduit la puissance émotive du spectateur. Les pièges du montage vont la renforcer.

Rapidité du montage

Dans la scène de la douche de *Psychose* (1960) Alfred Hitchcock a utilisé 70 plans pour 45 secondes, un changement de plan à chaque coup de couteau. Dans *L'ennemi intime* de Florent Siri (2007), une scène de torture pendant la guerre d'Algérie est montée en 52 secondes et 44 plans ; 33 des plans gros ou rapprochés présentent des images des soldats fébriles, et 11 plans seulement le torse nu ou la tête du malheureux vieillard ; dans ce chaos, la panique se lit davantage chez les tortionnaires que chez la victime.

L'illusion du hors-champ

Les scènes violentes dans le champ comme celles de *Heli* (Amat Escalante 2013) sont rares, mais, pour plus d'efficacité, le montage crée l'illusion de leur présence. La scène de l'esclave mangé par les chiens dans *Django Unchained* de Tarantino (2012) dure 28 secondes pour 20 plans. Deux plans sur la victime : l'un de 4 secondes montre l'esclave allongé sa tête hors champ ainsi que celle d'un chien appuyé sur sa poitrine ; l'autre, la tête d'un autre chien contre la cuisse nue de l'homme, ce dernier plan visible moins d'une seconde. Ces plans très courts servent à suggérer l'horreur sans laisser le temps de découvrir l'artifice de la mise en scène.

Dramatisation du montage

Des plans rapides sur le même objet renforcent l'impact de l'action. Dans *Old Boy* de Park Chan-wook (2003), un homme se coupe la langue restée hors champ en 27 secondes et 7 plans. Pendant 25 secondes (6 plans) les ciseaux s'agitent dans l'image, semblant chercher l'angle favorable.

La surprise aussi amplifie la terreur chez le spectateur engagé sur une fausse piste : *We are what we are* de Jim Mickle (2013) montre une jeune fille, sortie avec son amoureux, revenir sur ses pas, prendre un couteau. Plus tard, lui se montre tendre ; elle s'allonge dans l'herbe ; alors que nous voilà rassurés, un gros plan sur son visage trahit l'effroi, en même temps qu'un bruit sec agresse nos oreilles ; un contrechamp, et la tête du prétendant semble traversée par un pic tenu par le père en arrière-plan.

Les effets spéciaux et le montage

La nervosité du montage a longtemps servi à masquer la pauvreté des effets spéciaux : dans la scène finale de *Taxi Driver* (Martin Scorsese, 1976) un plan sur les deux protagonistes d'une lutte, alors que leurs mains se rejoignent en limite droite de l'écran, est suivi d'un plan très court à 180° où l'on voit le couteau tenu par une main et traversant l'autre, le changement de plan ayant permis de fixer le couteau et rajouter l'hémoglobine nécessaire. Prévoir les effets spéciaux avant le montage d'un film est indispensable : ce sont des plans à part entière, leur intégration sera établie par transitions et transparences.

Le montage permet aussi de protéger les enfants acteurs qui peuvent échapper ainsi à toute l'horreur des scènes, mais aussi ignorer même le scénario du film : dans *La chasse* de Vinterberg (2012) une petite fille accuse son instituteur de pédophilie ; les scènes où elle figure sont montées de telle façon que, par un jeu de champ-contrechamp, à aucun moment elle n'a eu besoin de tourner des plans troublants.

A l'écran, le montage d'images anodines en suscite d'autres, fabriquées par notre cerveau pour combler ce qui se passe hors champ ou imaginer le contenu de plans à peine devinés. Si l'expérience acquise au cinéma nous rend plus aptes à séparer le vrai de la représentation, la fiction que nous construisons avec nos peurs surpasse de beaucoup la réalité.

Nicole Vercueil

Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée[1]...

COIN THEO

Le lien entre religion et violence est organique, viscéral. Indépassable donc. Pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur, la religion canalise la violence humaine en énergie sociale. Pour le pire, c'est la violence qui instrumentalise la religion pour arriver à ses fins.

Quand on évoque la violence qui s'exerce pour des motifs religieux, on pense volontiers aux siècles précédents, des croisades à la chasse aux sorcières. Ou encore aux violences des extrémistes et fanatiques d'autres religions[2]. Côté christianisme contemporain, on peut parler de quelques pasteurs ou prêtres abusant de leur position d'autorité morale[3].

Danse macabre

Mais je voudrais parler ici de la violence que provoque un comportement dicté par la religion chez ceux qui ne partagent pas cette foi. Prenons comme point de départ *Tore tanzt* de Katrin Gebbe qui a provoqué tant de réactions violentes (!) à Cannes cette année.

Un jeune paumé a trouvé refuge dans un groupe de *'Jesus-freaks'* voulant vivre l'évangile à la lettre, partager tout et opposer une non-violence absolue à la violence du monde. Résultat : il devient le repoussoir, puis le jouet d'un couple dont il exacerbe les tendances sadiques jusqu'au martyre.

Mais est-ce du martyre justement ? Autrement dit, la mort de Tore est-elle nécessaire et inévitable ? Est-elle en conformité avec l'évangile ?

Malgré sa volonté affichée de vivre pleinement les commandements de Jésus, c'est non. Sa façon puérile de prier pour que la voiture redémarre dénote déjà une foi restée au stade infantile[4]. Puis, la communauté des jeunes *freaks* vit sans repères autres qu'un enthousiasme naïf, sans structure, sans discernement. La volonté de tout partager ne résiste d'ailleurs pas longtemps et le groupe se disloque sans suites.

Jésus, lors de l'envoi en mission des disciples, les envoie deux par deux, et non pas seuls, puis il dit :

> « Dans quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous s'il s'y trouve quelque homme digne de vous recevoir ; et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous partiez.
> En entrant dans la maison, saluez-la ; et, si la maison en est digne, que votre paix vienne sur elle ; mais si elle n'en est pas digne, que votre paix retourne à vous. Lorsqu'on ne vous recevra pas et qu'on n'écoutera pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville et secouez la poussière de vos pieds. »[5]

Il n'a jamais dit qu'il fallait s'incruster chez des gens qui vous méprisent jusqu'à se faire tuer. Cette non-violence affichée relève plutôt d'un masochisme malsain qui ne peut que provoquer les pulsions sadiques de l'entourage. N'est pas Jésus qui veut. Ce qui est triste dans cette histoire, c'est que notre société produit des êtres aussi abîmés, aussi peu entourés, qu'ils deviennent les victimes d'idéaux mal compris sans qu'aucune instance de nos Eglises ne leur vienne en aide.

Je vous donne ma paix[6]

On ne peut pas nier la violence qui habite l'homme. On ne peut pas la supprimer. Cela équivaudrait à la refouler et on sait bien que le refoulé revient toujours sous une autre forme. Il faut la canaliser. Pour le meilleur donc, pour qu'elle puisse irriguer de son énergie le champ de nos relations sociales. Pour cela elle demande à être soumise à une Loi, une Parole qui fasse coupure par rapport à nos désirs et nos pulsions, aussi généreux et angéliques puissent-ils paraître de prime abord.

Méfions-nous ne nos réactions violentes à des pratiques religieuses qui ne sont pas les nôtres.

Méfions-nous de ne pas provoquer une violence inutile en affichant des pratiques que notre entourage ne partage pas.

> « Et ce que je demande dans mes prières, c'est que votre amour augmente de plus en plus en connaissance et en pleine intelligence pour le discernement des choses les meilleures, afin que vous soyez purs et irréprochables pour le jour de Christ »[7].

Waltraud Verlaguet

[1] Mt 10,34.

[2] Pour ne citer que quelques films récents déjà traités par Pro-Fil, côté islamistes : *Les chevaux de Dieu* de Nabil Ayouch, côté judaïsme orthodoxe : *Les voisins de Dieu* de Meni Yaesh, *Dan et Aaron* d'Igaal Niddam.

[3] L'excellent Robin Renucci en prêtre pédophile dans le téléfilm *Le silence des églises* d'Edwin Baily, la violence surtout morale du pasteur dans *Le ruban blanc* de Michael Haneke, ou la cure d'âme mortifère du prêtre orthodoxe dans *Au-delà des collines* de Cristian Mungiu.

[4] Jean Ansaldi, *Le combat de la prière. De l'infantile à l'esprit d'enfance*, éd. du Moulin 2001.

[5] Mt 10, 11-14.

[6] « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre coeur ne se trouble point, et ne s'alarme point.» (Jn 14, 27)

[7] Phil. 1, 9-10.

Julius Feldmeier dans *Tore tanzt* de Katrin Gebbe

L'homme qui résout des puzzles

Le métier de producteur, loin des clichés

Produire un film, c'est jouer aux courses : normalement, votre argent est perdu ; mais si vous gagnez, cela peut rapporter beaucoup. Le producteur, qui rassemble des moyens financiers considérables sur un projet au succès imprévisible, se trouve au croisement des intérêts commerciaux et artistiques.

Texte complet de l'entretien et filmographie de M.A. Robert sur le site www.pro-fil-online.fr

Entre Jonathan Shields, génie tyrannique (*Les ensorcelés* de V. Minelli), et Jeremy Prokosh, brute inculte (*Le mépris* de J.L. Godard), quelle sorte d'homme trouve-t-on aujourd'hui dans le rôle du producteur ? Nous avons rencontré Marc-Antoine Robert, un 'quadra' avec déjà six longs métrages derrière lui, à commencer par l'éclatant succès de *Persépolis* (Prix du jury à Cannes 2007).

Pro-Fil : Pour le public, le producteur c'est l'homme de l'argent, qui impose les objectifs financiers, la rentabilité...

Marc-Antoine Robert : Un producteur de cinéma, c'est d'abord un cinéphile : je parle ici pour tous, même pour les producteurs de films 'commerciaux'. Bien sûr, le côté 'business' est nécessaire : entreprendre, structurer et développer des activités, mais c'est le cinéma que l'on aime dans ce métier.

Un producteur de cinéma, c'est d'abord un cinéphile

Exemple : un auteur entre dans notre bureau avec l'idée d'un personnage plein de résignation, vigile dans un centre commercial... Super, on se lance, et s'ensuit plus d'un an d'écriture du scénario avec le réalisateur. Ce n'est qu'après que se pose la question du budget, il s'agit avant tout d'une envie de créer.

Ou encore, *Persépolis* : j'avais aimé le scénario, le sujet universel, et j'ai proposé d'en faire un film. Après son livre, Marjane Satrapi souhaitait passer à un autre sujet que sa propre vie, mais elle a pu être convaincue, et donc là, le producteur était à l'initiative artistique.

Marc-Antoine Robert

Au désir de film, il faut donner une crédibilité économique : le producteur réunit les moyens pour qu'il existe, avec une forme de cohérence économique. Voyez *Simon Werner* : le scénario nous a séduits, mais le film, joué par des acteurs jeunes, non connus, ferait peu d'entrées. On l'a donc produit selon un buget en conséquence.

Ces paramètres sont donc déterminés en amont : on conclut un pacte avec le réalisateur pour un certain budget, établi d'après le potentiel attendu. A nous de trouver l'argent : un film, aujourd'hui, c'est de l'ordre de 5 millions d'Euros. S'il en manque un peu, on retravaille avec le réalisateur, pour un budget moins cher : ne croyez pas que le réalisateur mette la pression sur le producteur, on gère cela ensemble. S'il en manque trop, s'il faut envisager un sacrifice sur l'œuvre, le réalisateur peut renoncer, si ce n'est plus 'son film'.

PF: Les supports des films se sont multipliés : la salle reste-t-elle un critère de succès ?

MAR : Un film qui réussit en salle marchera aussi, normalement, à la télé ou en vidéo ; mais pour l'étranger, c'est tout autre chose : un succès en France peut échouer ailleurs. Monter le financement, c'est comme un puzzle, il faut obtenir et agencer les apports de plusieurs partenaires, selon les supports de diffusion. La distribution en salles et la vidéo fournissent en gros 30 % du budget du film ; la télévision, en clair et cryptée, de 40 à 50 % ; et le producteur, avec les aides publiques qu'il peut mobiliser, apporte les 20-25% qui restent. Mais les regards diffèrent : pas de dessin animé pour Canal +, à la clientèle d'adultes ! Cela rejaillit sur l'aspect créatif : les interlocuteurs font valoir leurs objectifs et exigences variés, que producteur et réalisateur intègrent depuis leur point de vue, sans franchir la ligne jaune...

PF : Il n'y a pas de parcours standard pour devenir producteur. Quel a été le vôtre?

MAR : Désormais des formations existent, comme à la Fémis, et l'on vient aussi des grandes écoles dans ce métier aux enjeux créatifs et financiers complexes. Pour moi, après l'ENS Cachan et des débuts d'assistant-production, puis le CNC, j'ai été directeur financier de France 3 Cinéma que j'ai quitté pour monter, avec Xavier Rigault, la société *2.4.7 Films* pour faire *Persépolis*.

Propos recueillis et résumés par J. Vercueil

Quand l'Argentine s'invite en Provence

Impressions de mon week-end cinéphile avec Pro-Fil Marseille-Aix

C'était, tout d'abord, une merveilleuse surprise. Je savais que je passerais quelques jours à Marseille et que je rencontrerais Jacques et Nicole pour des raisons tout autres que le cinéma. Cependant, il se trouve que j'adore le cinéma et qu'ils sont des cinéphiles accomplis. Les dates coïncidèrent ; et tout s'ensuivit comme il le fallait. Pour couronner le tout, la réunion était dédiée au cinéma argentin et, justement, je suis d'origine argentine (mais ne connais — non, ne connaissais — quasiment rien sur le cinéma argentin).

Café et platanes

La première impression que j'ai eue du groupe fut celle de leur connaissance ample et généreuse du cinéma. (Je parle ici de la première caractéristique que je perçus qui ait à voir avec le cinéma, car la toute première fut leur sympathie et leur appréciation d'un bon café bu en une belle matinée de Provence. Caractéristique que, malgré toutes les différences — d'expérience, savoir, âge, nationalité, etc. — qui me distinguent du groupe, je puis partager tout à fait). Que leur connaissance soit ample est bien évident étant donné leur profonde passion. Mais ce qui était plus important pour moi, c'est qu'ils la partagent volontiers, poussés toujours par leur grande curiosité à discuter et échanger, même avec des 'nouveau-nés' de la cinéphilie tels que moi. J'en ai profité amplement, cela est sûr, et j'espère pouvoir m'en valoir plus tard cet été quand je commencerai mon stage à Cineuropa.

Mémoire et oubli

Si j'ai pu renseigner le groupe sur les particularités de la société, culture et mœurs argentines, le groupe m'a offert une perspective inattendue sur mes compatriotes cinéastes. Oui, je m'attendais à ce qu'un weekend rempli de films approfondisse ma connaissance de l'analyse cinématographique, mais non à ce qu'il remette en question ma relation avec l'histoire de mon pays. Spécifiquement, nous avons discuté les thèmes de mémoire et d'oubli, de convalescence et de recommencement, à la fois d'un aspect humaniste et d'un aspect politique. À ce désaccord de vision immédiate entre le groupe et moi, je vois deux causes : ma qualité d'émigrée (précisément pour des raisons de situation politique, alors que j'étais encore une enfant) et ma jeunesse, versée démesurément vers l'avenir et inconsciemment quelque peu insouciante du passé.

La Dignité du peuple (La dignidad de los nadies)

Je ne pourrais clore un compte-rendu qui prétende être complet si je ne faisais mention des pique-niques conviviaux et délicieux partagés à l'ombre des arbres, parmi la senteur des plantes provençales. (Cette dernière peut paraître banale aux membres du groupe, mais elle est une merveille quand, comme moi, on vient tout juste de quitter l'atmosphère humidifiée et inodore de la Floride).
Il ne me reste plus qu'à remercier Pro-Fil Marseille-Aix pour m'avoir accueillie et appris tant de choses. Qui sait, peut-être reverrons-nous un film ensemble un jour ?

Delfina Grinspan

Films montrés lors du week-end sur le cinéma argentin :
Fernando Solanas : *Le Sud (Sur)* 1988 ; *La Dignité du peuple (La dignidad de los nadies)* 2005
Pablo Trapero : *Mondo grua*, 1999
Lucrecia Martel : *La femme sans tête (La mujer sin cabeza)* 2008
Carlos Sorin : *Historias minimas*, 2002 ; *Bombon el Perro*, 2004

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents
Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Courriel

Tarifs :

- ☐ Individuel : 30 €
- ☐ Couple : 40 €
- ☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- ☐ Autre : nous consulter
- ☐ Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Toulouse

Nouvelles de Midi Pyrénées

Lors de notre réunion du 14 juin nous avons visionné *Contre les murs*, documentaire de 52 minutes sur le Centre de Rétention Administrative de Toulouse, en présence de sa réalisatrice Néus Viala.

Cette œuvre très récente présente essentiellement des témoignages de 'retenus', de témoins, de bénévoles associatifs et d'intervenants judiciaires. Beaucoup de questions ont été posées sur le sujet, sur le rôle de la réalisatrice et les difficultés qu'elle doit surmonter, les attentes du producteur (chaîne de télévision principalement), la dichotomie entre objectivité recherchée et sentiments éprouvés, l'équilibre dans la présentation de thèses divergentes etc. Nous avons failli en oublier de dîner. Ce qui, chez nous, est grave !

Sollicités par le Conseil d'administration pour essayer de partager notre expérience profilienne, nous avons fait des tentatives d'essaimage, notamment par des articles parus dans la presse protestante régionale et locale. Nous n'avons malheureusement reçu qu'une seule réponse. Nous comptons beaucoup sur une mise en commun des résultats et des idées des différents groupes, au cours de la prochaine assemblée générale, pour définir une démarche complémentaire afin de susciter des vocations de nouveaux profiliens.

Monique et Frédéric Laville

Protestants en fête

Pro-Fil organise une table ronde vendredi 27 sept. 18H30-20H30 à L'Espace Boegner* sous la présidence de Laurent Gagnebin, avec Alain Houziaux, André Encrevé, Françoise et Jean Lods.

*27 rue de l'Annonciation, 75016 Paris (Métro Boulainvillier).

Nous discuterons à partir d'extraits de deux films porteurs d'espérance et ayant reçu le Prix du Jury œcuménique à Cannes :
- *Carnets de voyage* de Walter Salles et
- *L'homme sans passé* de Aki Kaurismäki.

Ana Moreira et Carloto Cotta dans *Tabou*

Issy-les-Moulineaux

Le temps des moissons

Comme chaque année le groupe d'Issy-les-Moulineaux a voté, pendant la dernière réunion ou par mail, et choisi ses trois préférés parmi les films dont nous avons débattu ensemble. Nos palmes à nous sont des épis, petit clin d'oeil au lieu de nos réunions, l'EPI (Espace Protestant Isséen).

- EPI d'or : *Tabou* de Miguel Gomes
- EPI d'argent : *Le passé* de Asghar Farhadi
- EPI de bronze : *Au-delà des collines* de Cristian Mungiu

La liste des EPIs des années précédentes est en ligne sur la page de notre groupe, onglet « archives ».

Christine Champeaux

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Date :

Signature :

L'assemblée générale d' INTERFILM

DU 7 AU 9 JUIN 2013

Julia Helmke,
la nouvelle présidente d'INTERFILM

Pro-Fil, membre '*corporate*' d'INTERFILM, avait délégué trois de ses membres du C.A, pour assister à l'assemblée générale de 2013, qui s'est tenue à Hanovre : Waltraud Verlaguet, Alain Le Goanvic, Jean Michel Zucker. Ouverture fort intéressante sur l'organisation et le fonctionnement de cette instance internationale qui coorganise, avec SIGNIS, les jurys œcuméniques.

Le Rapport d'activité du Président sortant, Hans Hodel (qui était présent à notre XX^{ème} anniversaire en 2012) et surtout les aspects financiers ont donné lieu à d'intéressants débats sur les réussites, mais aussi les limites qui entachent certains projets. Pour la continuation du rayonnement de cette Organisation internationale, c'est une femme qui a été élue par le Steering Committee (notre C.A) : Julia Helmke. Quant à Pro-Fil, nous sommes très fiers de la cooptation de Waltraud au nouveau C.A d'INTERFILM.

Alain Le Goanvic

Les + sur le site

Prix du jury œcuménique de Karlovy Vary 2013

Prix du jury œcuménique d'Erévan 2013

Prix du jury œcuménique de Locarno

Tous les billets d'humeur concernant les films du festival de Locarno (la liste est sur la page Locarno du site)

Interview de Marilyne Canto (par W.Verlaguet)

Les émissions radio des derniers mois : Ciné qua non, Champ-Contrechamp et les émissions journalières de Cannes

Hans-Werner Dannowski, « Entre désir et réalité », discours à l'occasion de l'AG d'Interfilm

Denis Rafinesque : « Cinéma et spiritualité »

Jacques Vercueil, « L'homme qui résout des puzzles »

Waltraud Verlaguet, « Les critères du jury œcuménique, vus de l'extérieur »

Waltraud Verlaguet, « *Et maintenant on va où* ? Présentation du film lors de l'assemblée générale d'Interfilm à Hanovre »

Attention

A partir du numéro 18, la date de parution de *Vu de Pro-Fil* sera décalée d'une semaine pour paraître à chaque changement de saison (21 décembre, mars, juin et septembre).

Présence Protestante

DIMANCHE 29 SEPTEMBRE

Culte exceptionnel en direct en Eurovision du Palais Omnisport de Paris Bercy dans le cadre de 'Protestants en fête' (27-29 sept. 2013), diffusé exceptionnellement de 11h00 à 12h00.

- **15 000 participants**
- **1000 choristes**
- **60 musiciens**

www.presenceprotesante.com

Sorties en salle

SEPTEMBRE :

- ***Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines)*** d'Arnaud Desplechin (France/USA, 1h56)
- ***Les Amants du Texas (Ain't Them Bodies Saints)*** de David Lowery (E-Unis 1h36)
- ***Miele*** de Valeria Golino (France/Italie, 1h36)

OCTOBRE :

- ***Pendant que j'agonise (As I Lay Dying)*** de James Franco (USA, 2h00)
- ***La Vie d'Adèle - Chapitre 1et 2*** d' Abdellatif Kechiche (France, 2h56)
- ***My Sweet Pepper Land*** de Hiner Saleem (France/Allemagne, 1h35)
- ***Salvo*** de Fabio Grassadonia & Antonio Piazza (Italie/France, 1h43)

NOVEMBRE :

- ***Wakolda*** de Lucia Puenzo (Argentine etc., 1h30)
- ***La Vénus à la fourrure*** de Roman Polanski (France, 1h30)
- ***Le Dernier des injustes*** de Claude Lanzmann (France, 3h40)
- ***Borgman*** d'Alex Van Warmerdam(Pays-bas, 1h53)
- ***Les Garçons et Guillaume, à table !*** de Guillaume Gallienne (France, 1h25)

DECEMBRE :

- ***Henri*** de Yolande Moreau (Belgique, 1h38)
- ***Le Démantèlement*** de Sébastien Pilote (Québec, 1h51)
- ***A Touch of Sin*** de Jia Zhang Ke (Chine, 2h13)
- ***The Lunchbox*** de Ritesh Batra (Inde, 1h44)
- ***Le Géant égoïste*** de Clio Barnard (Grande Bretagne, 1h31)
- ***Tel père, tel fils*** de Hirokazu Koreeda (Japon, 2h00)

Erratum :

Vu de Pro-Fil n° 16, page 19 : Le jury au festival de Fribourg est œcuménique et non interreligieux.

Crédits Photos

p.1 © Mantarraya Producciones
p.3 © Mars Distribution
p.4 © Editions Montparnasse
p.5 © Festival de Locarno 2013 - Wild Bunch
p.6 © Angel Films
p.7 © Wild bunch Distribution
p.8 © Nicole Rivelli - Why Not Productions
p.10 DP
p.11 © Catherine Dussart Production
p.12 © Les Acacias - © Haut et Court
p.13 © TFM Distribution
p.14 © Sony Pictures Releasing France
p.15 © Moritz Schultheiß (Junafilm)
p.16 © Sony Pictures Releasing France
p.17 © Ad Vitam
p.18 © Neus Viala - © Shellac Distribution
p.19 © INTERFILM
p.20 : © Mantarraya Producciones

A la fiche

! Exceptionnellement nous présentons ici la fiche d'un film qui n'est pas encore 'à l'affiche'. Gardez donc bien sous la main ce numéro de *Vu de Pro-Fil* jusqu'à sa sortie prévue en avril 2014. !

HELI

Mexique, France, Allemagne, Pays-Bas (2013) - Durée : 01h45

RÉALISATION : réalisateur Amat Escalante ; scénario Amat Escalante et Gabriel Reyes ; image Lorenzo Hagerman ; décors Daniela Schneider ; montage Natalia Lopez ; distribution en France : Le Pacte.

INTERPRÉTATION : Armando Espitia (Heli), Andrea Vergara (Estela), Juan Eduardo Palacios (Beto)

L'AUTEUR :

Mexicain né par hasard à Barcelone (1979), Amat Escalante y revint étudier le cinéma, et poursuivit à La Havane. Après un court métrage (*Amarrados*, primé à Berlin 2003), il fut pour *Bataille dans le ciel* (2005) l'assistant de Carlos Reygadas dont l'amitié l'aida par la suite. Son premier long métrage *Sangre* fut projeté à Cannes (Un Certain Regard, 2005). Les suivants furent *Los Bastardos* (2008) puis *Héli* (2013) qui reçut à Cannes le Prix de la mise en scène.

RÉSUMÉ :

Estela, 12 ans, jeune sœur de Heli, et Beto, 17 ans, sont amoureux. Beto, récemment entré dans la police, s'empare de deux des pains de drogue d'une saisie que des policiers corrompus ont détournée. La vengeance des narcotrafiquants sur Heli et sa famille est atroce et faite pour terroriser.

ANALYSE :

Ce qui caractérise ce film, c'est l'affichage explicite de scènes de violence à un degré auquel nous ne sommes pas (encore ?) habitués. Par exemple, les séances d'entraînement de la police mexicaine sont représentées comme des sommets de sadisme et d'avilissement. Mais les images les plus insupportables sont celles des tortures exercées par un groupe de jeunes gens sur Heli tandis qu'à leurs côtés des enfants indifférents jouent à la wii et que, par la porte ouverte de la cuisine, on aperçoit une femme s'affairer sans se laisser distraire. La violence apparaît ainsi comme un élément 'naturel' dans la vie de ces familles du milieu des trafiquants : les enfants sont formés par l'exemple à leur future 'profession', les mères trouvent acceptables les 'débouchés' qui s'offrent à eux. C'est la vie !

Ce qui nous pose brutalement une question terrible. Sommes-nous, dans nos cocons, si loin d'une telle situation ? Que se passe-t-il dans ces cités de nos mégalopoles où médecins, pompiers, policiers ne peuvent même plus pénétrer ? Ces zones hors-la-loi existent en France, et des enfants y sont élevés sur la base de valeurs inacceptables, en même temps que d'autres tentent d'y faire des études malgré les handicaps et les pressions, d'autres encore de rechercher, souvent en vain, un emploi sérieux. On a pu dire qu'à Marseille la drogue était le premier employeur de la ville… Fermer les yeux sur de telles situations serait condamner des générations d'enfants à alimenter ce bourbier dont on ne pourrait plus arrêter la croissance.
La colère du réalisateur nous concerne.

La gangrène mafieuse n'est pas une spécialité du Mexique – qu'on se souvienne de *Gomorra* de Garrone, d'après l'ouvrage de Roberto Saviano dénonçant la société 'camorriste' de Naples.

Mais la méthode Escalante est-elle la bonne ? Il cherche à nous écœurer par l'étalage (que l'on peut trouver complaisant) d'une violence et d'une cruauté insupportables. Il s'en défend en affirmant qu'il ne fait que filmer à la manière des reportages télévisés qui ne laissent aucun détail morbide échapper aux spectateurs mexicains. Cependant nombreux ont été les festivaliers à sortir de la salle avant la fin de la projection à Cannes tant les images étaient perturbantes. Quelle est alors la portée du message ? A ce même festival, Rithy Panh, par son film *L'image manquante* relatant les horreurs perpétrées par le régime khmer rouge, a démontré qu'il était possible de filmer autrement et de toucher plus sûrement et plus profondément que par le choc frontal des images.

Nicole et Jacques Vercueil

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration. (La fiche sur Heli sera mise en ligne au moment de la sortie du film)

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP* 16 : *Le Passé* (Asghar Farhadi), *Only God forgives* (Nicolas Winding Refn), *Pieta* (Kim Ki-duk), *La Grande Belleza* (Paolo Sorrentino), *Grigris* (Mahamat-Saleh Haroun), *Michael Kohlhaas* (Arnaud des Pallières), *Room 237* (Rodney Ascher), *L'Oncle de Brooklyn* (Cipri Danièle et Franco Maresco).